

AB rhésus négatif.



Nouvelle policière

Jean VELBRAER

AB rhésus négatif.

Daniel est un type ordinaire. Un passe muraille, rien de remarquable dans sa façon de s'habiller, ni dans son attitude. Il n'a pas fait de brillantes études, il est fraiseur dans une usine qui fabrique du matériel agricole. Cela lui convient, il n'avait pas d'ambition particulière. Il est d'un naturel timide et n'a aucun ami. Bien sûr il a des potes, à l'usine, et des anciens de l'école, avec qui il va au café boire une bière ou deux. Mais c'est là toute la société qu'il côtoie. L'usine est à trois kilomètres de la ville, il les fait à vélo, quel que soit l'affichage du thermomètre. Pour se rendre au travail, il suit le chemin qui borde le canal. Il affectionne particulièrement ce trajet sous les platanes et sait exactement lorsqu'ils vont bourgeonner, ou commencer de perdre leur feuillage.

Daniel vit seul, ses parents sont décédés depuis longtemps, il approche de la trentaine. Sa petite maison est celle qu'il occupait déjà avec son père et sa mère. Il n'a jamais vécu ailleurs que dans cette cité ouvrière. Jadis c'étaient des corons, puis les mines ont fermé et ceux qui avaient un peu de moyens ont acheté leur bicoque. Cela n'a bien entendu pas le charme des villas des nouveaux quartiers mais tout le monde s'y connaît et l'ambiance générale est plutôt bon enfant.

Daniel n'a pas de télévision, il préfère la lecture. Les livres de Jules Verne ont enchanté sa prime jeunesse, il a presque toute la collection. Les livres sont chers, Daniel est un abonné assidu de la bibliothèque municipale. Tous les deux ou trois jours il va y chercher de quoi nourrir son imaginaire. Il n'a pas de petite amie attirée, n'a jamais eu de compagne plus de deux mois. Il fuit les boîtes de nuit comme la peste, a horreur de la musique trop forte, qui nécessite de crier à l'oreille de son partenaire pour se faire entendre, mais il va assez régulièrement au cinéma quand le programme l'attire.

Le samedi, il bague-naude dans les rues de la ville, regarde les vitrines, surtout celles des agences de tourisme qui affichent de grandes photographies de filles à moitié nues sur des plages de sable fin à l'ombre des cocotiers. Il déteste les dimanches, cela lui rappelle les repas dominicaux lorsque ses parents étaient encore de ce monde. Alors il prend son vélo et va parcourir au hasard les chemins de campagne.

Au retour, il s'arrête au quartier de la gare où sont les prostituées. Là, il monte à l'hôtel avec Margot. Il la fréquente depuis longtemps, il aime bien cette fille, elle est plus discrète que ses copines et son regard est doux. Il fait sa petite affaire, sans fioriture, mais après il reste un moment avec Elle, ils papotent ensemble de tout et de rien. Margot a fréquenté la même école que lui, elle est son aînée de quelques années, trois ou quatre. Elle a eu une enfance et une jeunesse déplorable, abusée par ses frères, malmenée par ses parents. À quinze ans elle avait déjà un gosse et naturellement, est tombée dans ce cercle infernal de déchéance. Cependant elle est restée là, dans ce nord austère, sans plus d'envie d'ailleurs et proche de son

garçon. Placé à l'assistance publique, celui-ci a été adopté par des bourgeois stériles, du centre-ville, au moins il aura une chance d'échapper au rouleau compresseur de la misère affective et pécuniaire.

Ainsi va la vie de Daniel, réglée comme papier à musique, sans surprise, tranquille. C'est la sienne, il ne se pose même pas la question d'en changer, cette routine le rassure et il a suffisamment de pouvoir d'évasion avec la lecture.

22 novembre

- Daniel. Daniel Clément. Hou ! Vous m'entendez ?

Daniel ouvre un œil, puis deux, regarde autour de lui, voit une femme en blanc, des murs jaunasses, un néon blafard.

- Je suis où ?

- Vous êtes à l'hôpital, Monsieur Clément.

- J'ai envie de vomir !

- C'est normal, vous avez eu une intoxication alimentaire, vous êtes resté dix-neuf heures dans le coma. Mais c'est fini, vous allez beaucoup mieux, demain vous pourrez rentrer chez vous. Au fait, Monsieur Clément, vous devriez donner votre sang, vous avez un groupe assez rare AB-, la banque du sang serait heureuse de vous ponctionner.

Daniel avait entraîné Margot dans une balade en forêt. Depuis qu'ils se connaissaient, c'était la première fois qu'il osait lui demander autre chose que son service habituel.

Elle avait accepté volontiers, ils avaient cueilli des champignons.

Bon sang, c'est ça, ce sont les champignons. Ils m'ont totalement défoncé. Il se souvient vaguement d'avoir chanté, dansé, fait des folies de son corps, tout est brouillé. Il demande à l'infirmière :

- Margot a-t-elle mangé aussi des champignons ?

- Oui, mais elle a vomi tout de suite après, car elle avait trop bu.

Le lendemain, Daniel est chez lui. Cette malheureuse aventure lui a tourné les sens. Il se demande pourquoi il n'a jamais bougé de ce foutu patelin. Il va voir Margot. Elle est montée avec un client. Daniel s'installe au bistrot d'en face avec un quart Vittel, pour l'heure il ne peut rien supporter d'autre. Le type devait être pressé car Margot redescend, elle le voit et s'approche du bar.

- Daniel, bonjour, tu sais je t'aime bien, mais entre nous il n'y a pas d'amour possible, je suis une putain, je le resterai, j'ai plus le cœur assez fort pour t'aimer. Je te demande pardon, mais il ne faut plus qu'on se voit. Tu m'as montré un peu de bonheur merci. C'est fini Daniel, d'ailleurs cela n'a pas vraiment commencé, tu dois partir, laisse-moi.

25 mars

« J'ai bientôt trente ans, pense Daniel, je ne connais finalement rien de la vie. Les livres ne sont pas la vie. L'usine, j'en ai marre, Margot me rejette, il faut que j'agisse. »

Il prend conscience qu'il en a marre de sa routine, que son travail l'ennuie à mourir, que ses potes ne sont pas vraiment des amis, qu'il n'a de relation féminine que

tarifée, qu'il n'a plus d'attache autre que l'habitude, qu'il est englué dans l'inaction.

Il fait le calcul de ses économies et du pécule que lui ont laissé ses parents. Il décide de louer sa maison, d'acheter le petit camping-car quasiment neuf de la veuve de son voisin. Les pauvres n'ont pas eu le temps d'en profiter car le Marcel a été emporté par un cancer du pancréas à peine six mois après qu'il a pris sa retraite. Daniel a largement de quoi voir venir plusieurs mois, il écrit sa lettre de démission, un mois de préavis au boulot, le temps de trouver un locataire, et il pourra enfin quitter le Pas de Calais pour des contrées plus riantes.

8 mai

Il prend l'autoroute, direction le Sud, il avait depuis ses dix-huit ans le permis de conduire, mais ne s'en était jamais servi. Dans sa vie d'autrefois, le vélo et le bus faisaient largement l'affaire. Il s'arrête à une station-service pour faire le plein de gazole. En ressortant de la caisse, une jeune femme l'accoste et lui demande où il va. Daniel est surpris, non pas par la question de la fille, mais parce qu'il ne sait pas que répondre.

- Je vais vers le sud, par-là, et il montre la direction.

La fille sourit, puis rit franchement.

- Ca alors, tu ne sais pas où tu vas ?

- Ben non, pas exactement, je pars, c'est tout.

- Ah oui, tu te tires ailleurs, tout comme moi. Je m'appelle Frida, j'ai quitté La Louvière, j'en avais assez de tenir la caisse du Delaize

- Alors monte, je t'emmène, on verra bien.

Le camping-car roule vers le sud.

- T'es déjà allé à Paris ? demande Daniel à Frida.
- Oui, une fois, avec mon copain de l'époque, en revenant nous nous sommes disputés, puis séparés. C'est pas un bon souvenir Paris, il ne faisait que reluquer le cul des filles, c'était au printemps, les jupes étaient courtes, j'ai pas envie d'y retourner.
- Je n'y suis jamais allé, mais je m'en fous, c'est encore trop au nord, il me faut du sud.
- T'as raison, roule ! Moi aussi j'ai envie de soleil !
Du coup, Daniel oblique vers Reims.
- Bon, on quitte l'autoroute, les péages font chier, et puis moi j'ai tout mon temps, et toi ?
- Pareil, je m'en bats l'œil, du moment que tu me supportes.
- Ah ! Pourquoi t'es du genre casse burne ?
- Non, je suis plutôt du genre qui s'accommode.
- Super, roule ma poule. Faudrait qu'on fasse des courses, le frigo est vide, je suis parti ce matin sans rien, juste l'envie de fuir le Chnord !
- Moi j'ai un bout de pain et du jambon, si tu as la dalle.
- Non pas pour l'instant, mais faut quand même avoir à becqueter pour ce soir.

Ils roulent jusqu'à Troyes, là ils achètent de quoi tenir plusieurs jours, puis ils repartent. Ils cherchent un coin sympa pour passer la nuit, en traversant une forêt, ils s'engagent dans un chemin creux, font encore quelques centaines de mètres et trouvent une clairière. Daniel stoppe le véhicule. Le lieu est charmant, de beaux arbres s'élancent vers le ciel qui s'assombrit. C'est le printemps, il fait encore frais la nuit. Frida porte une robe rouge cerise, et elle a passé un chandail gris sur ses épaules. Nos deux voyageurs dînent à côté du camping-car où ils ont

dressé une petite table. Ils sont assis sur des fauteuils pliants et ont débouché une bouteille de vin.

- À la tienne Frida.

- Santé Daniel.

- Je te ressers ?

- Volontiers.

- Comment elle est la terrine ?

- Bof... Pas de quoi se relever la nuit.

- Dis donc, t'es plutôt gironde comme nana, dans la bétailière, avec ton ciré jaune, j'avais pas remarqué.

- Comme mec tu parais consommable.

- T'as quel âge Frida ?

- Trente, et pas toutes mes dents, toi je dirai... Hum !.. t'as vingt-huit ans...

- Ouais, tout juste. On en débouche une autre ?

- Non, mais je boirais bien une bière.

Daniel revient avec quelques cannettes. Ils s'installent par terre contre une souche, regardent les étoiles qui brillent au-dessus des arbres et écluent les Leffe.

- Tu veux me baiser ?

- Non, je suis trop bourré.

- Dommage, j'ai le feu, la bière ça me fait toujours ça quand j'en bois trop.

- Bon à savoir.

- Pourquoi, tu veux que je boive seule la prochaine fois...

- Va savoir, je te ferais des trucs sympas...

- T'es bien un mec, rien que des promesses.

Ils se relèvent péniblement, renversent la table et parviennent à monter dans le minibus.

Au matin, enfin, sur le coup de onze heures et des poussières, ils émergent de leur biture de la veille. La

bouche pâteuse, Frida propose de faire un café, ce qui réjouit Daniel.

Ils avalent le bienvenu breuvage et se débarbouillent.

- Il fait un temps superbe.

-Si nous allions faire un tour dans la forêt, elle est belle, aérée, les arbres sont magnifiques.

- Ok Frida, allons-y, se dégourdir un peu nous remettra d'aplomb.

Ils marchent une heure ou deux dans les bois, puis reviennent à la clairière. Deux chevreuils sont là, qui scrutent le véhicule avec curiosité. Daniel prend la main de Frida.

- Chut...

Ils se tapissent à l'ombre d'un buisson, admirant ce spectacle inattendu. Soudain Frida éternue, les deux chevreuils se sauvent vers les fourrés, leurs petits culs-blancs sautillant.

Daniel et Frida éclatent de rire. Le bonheur, c'est peut-être ça... Voir les simples choses que la nature nous offre. Le regard brun de Daniel plonge dans les yeux bleus de Frida.

- T'es belle !

Ils s'enlacent, font voler leurs fringues et s'envoient en l'air sur la mousse.

Ils restent un moment à regarder la cime des arbres onduler sous une brise légère. Ils leur semblent être immobiles, suspendus entre passé et à venir, dans une bulle qui flotte dans cet air déjà tiède du printemps, hors de toute grégarité, seuls en un monde parfait.

Malheureusement, ces instants ne durent pas et la réalité revient au galop, le camping-car est là-bas sur l'esplanade herbeuse, le soleil est déjà haut et le sud appelle.

9 mai

Les jeunes gens ont quitté la forêt d'Orient et roulent vers Beaune, une grosse averse de pluie les ralentit entre Gevrey-Chambertin et Nuit Saint Georges. Le ciel demeure d'un noir d'encre et ils traversent Beaune comme si la nuit était en avance d'une demi-journée.

10 mai

Le beau temps règne de nouveau, ils contournent Lyon, ayant décidé de n'emprunter que les routes secondaires.

- Daniel, j'ai l'impression qu'on nous suit.
- Qui veux-tu qui nous suive, c'est idiot.
- Peut-être, n'empêche qu'une camionnette blanche est sans arrêt derrière nous, assez loin, mais toujours là.
- Frida, t'imagines même pas combien il y a des camionnettes blanches dans ce pays...
- Oui, t'as raison, je délire.

À la sortie de Bourgoin-Jallieu ils stoppent le véhicule à un supermarché.

- Frida, je vais faire le plein de gazole, va refaire le plein de bière, et prends-nous un truc pour casser la croûte ce soir. Tiens, regarde sur le parking, il y en a déjà trois des utilitaires blancs.
- Ouais, bon je me fais des films, d'accord, pourtant, il y en une qui nous suit depuis longtemps, même si c'est pas toujours la même !
- Va faire tes courses, je remplis la gourde du camion.

Il y a du monde dans le magasin, trois caisses seulement sont ouvertes, Frida tampine, presque un quart d'heure pour un petit ravitaillement...

Lorsqu'elle ressort le camping-car est garé sur le parking, les portes sont ouvertes, la clef sur le contact. Daniel a dû aller pisser. Elle range la bière, le pain et le poulet cuit, puis vient s'asseoir à la place du mort.

Elle allume une cigarette, descend la vitre et patiente. Quinze minutes plus tard, elle trouve le temps long. Elle ferme la « Bétaillère » et file de nouveau dans le supermarché, elle fait tous les rayons deux fois, mais ne trouve pas Daniel, alors elle retourne sur le parking.

Daniel n'y est toujours pas. Elle s'installe à nouveau sur son siège et se laisse aller à un petit somme. Elle dort vingt minutes et son compagnon est toujours absent.

Deux heures ont passé. Frida est inquiète. Elle attend encore, puis se décide à démarrer. Elle va jusqu'à la gendarmerie, sonne au portillon, il s'ouvre, à la porte un gendarme qui sort s'efface pour la laisser passer. Au comptoir, un autre lui demande ce qui l'amène.

- Voilà, je suis avec mon ami, nous partons en vacances, on s'est arrêté faire le plein, je suis allé acheter des bricoles et quand je suis revenu au camping-car, mon ami n'était plus là, et cela fait maintenant trois heures, ce n'est pas normal.

- Oui... Trois heures ce n'est pas bien long. Vous l'avez appelé au téléphone ?

- Il n'en a pas.

- Il n'a pas de portable, il est extraordinaire votre ami. Pour l'instant, je ne peux rien faire. Retournez au supermarché, attendez, s'il n'est toujours pas là demain, revenez nous voir.

Elle est de nouveau garée devant le centre commercial, son inquiétude devient angoisse. Que peut bien faire Daniel, elle le connaît si peu, mais tout ça n'est pas logique. Pourquoi disparaître ainsi, subitement sans aucune raison ni explication ? Petit à petit le parking se vide, la nuit tombe. Frida mange une cuisse du poulet, boit une bière, chipote un paquet de chips, se ressert une bière, se fait un café. Puis bouquine un livre qui traînait sur la banquette lit.

Elle finit par s'endormir tout habillée.

11 mai

Sur le coup de quatre heures du matin, un gyrophare bleu et un toc sur le pare-brise réveillent Frida.

- Madame, il ne faut pas rester là, puis le gendarme d'astreinte la reconnaît. Excusez-moi. Votre ami est-il rentré ?

- Non, je ne sais plus que faire.

- Finissez votre nuit et venez vers 9 heures à la brigade.

Le gendarme de garde la fait passer dans une pièce où plusieurs autres sont occupés à des tâches diverses. Un gradé la fait asseoir, et elle se met en devoir de raconter toute l'histoire depuis son départ de Belgique.

- Cette camionnette blanche, vous l'avez remarqué quand exactement.

- La première fois elle était juste derrière nous, c'était du côté de Gevrey-Chambertin, je n'y ai fait particulièrement attention. Puis je l'ai aperçu trois ou quatre fois, assez loin derrière nous.

Vous ne connaissez M. Clément que depuis deux jours.

- Exactement, je faisais du stop, il m'a accepté dans son véhicule, nous étions dans une situation analogue, nous avons mis cap au sud.

- Écoutez Madame, les disparitions d'adultes on ne s'en soucie pas, il y en a trop. Mais là, c'est étrange, il n'y a aucune raison pour que cette personne se volatilise.

Je suis désolé, mais nous allons devoir garder le camping-car.

Nous avons vos coordonnées, votre n° de téléphone, si nous avons besoin de renseignements complémentaires nous vous contacterons.

- Vous allez le chercher ?

- Oui, je vais appeler le parquet et ouvrir une enquête pour disparition inquiétante. Vous avez bien fait de venir nous voir, votre démarche est honnête, bien d'autres dans votre cas seraient partis avec le camping-car, sans dire quoi que ce soit à quiconque. Merci Frida Van Meulen.

Étant d'un caractère fataliste et enjoué, Frida et son sac à dos reprirent la route du sud en auto-stop et disparurent du paysage.

12 mai

Un qui n'était pas aux anges, c'est le capitaine de gendarmerie Jean-Claude Férie, cette affaire qui lui tombe dessus, l'emmerde au plus haut point.

Pas un seul indice, rien. Un type qui n'a rien de remarquable, apparemment sans soucis, qui subitement et sans laisser de trace se fond dans la nature, cela n'est pas ordinaire.

Par contre, un véhicule utilitaire blanc, ça c'est tout à fait courant, même beaucoup trop.

Il sait par Frida que Daniel, elle ne savait même pas son nom de famille, qu'il avait récemment acquis son camping-car. La fouille de l'engin n'ayant rien donné, il fait une recherche rapide sur son PC et trouve un Daniel Clément, 51 rue Émile Zola à Loos-en-Gohelle, département du Pas de Calais, propriétaire d'un camping-car de marque Fiat.

13 mai

Le Capitaine Férie se présente en tenue civile, au domicile du dit Clément Daniel, et sonne à la porte.

Une jeune femme, un bébé sur le bras, lui ouvre la porte.

- Monsieur ?

- Capitaine Férie, gendarmerie nationale, bonjour Madame.

- Gendarmerie, il est arrivé quelque chose à mon mari ?

- Vous êtes Madame Clément ?

- Non, il n'y a pas de Madame Clément, Monsieur Clément est le propriétaire de la maison, nous sommes locataires mon mari et moi.

- C'est récent ?

- Nous avons emménagé le 8. C'est bizarre, tout le monde cherche Monsieur Clément.

- Comment ça ?

- Ben, le jour où nous sommes arrivés, un type cherchait après lui.

- Vous lui avez dit où il pouvait le trouver ?

- Ben non, on sait pas nous autres. On lui a dit qu'on était passé par une agence, c'est tout.

- Vous lui avez dit quelle agence ?

- Ben oui, Laforest qu'elle se nomme l'agence, c'est en centre-ville.

- Vous pourriez me décrire l'individu ?

- Ben non, c'est le Jean-Paul qui l'a vu.

- Votre époux ?

- Oui, moi j'étais à faire téter bébé.

- Votre mari, je peux lui parler ?

- Ben oui pour sûr, il débauche à 6 heures, s'il traîne pas il est ici à 7 heures.

- Merci Madame, Madame ?

- Dubois, Monsieur.

- Je reviendrais vers 7 heures, au revoir.

Le gendarme va deux maisons plus loin. Il se demande quel genre de bonhomme est ce Daniel. Il frappe à la porte, une vieille femme lui ouvre.

- Bonjour Madame, j'enquête sur votre voisin, Clément, je crois que vous lui avez vendu votre camping-car.

- Entrez, ne restez pas sur la porte.

La vieille est ravie d'avoir de la visite, elle fait asseoir le pandore, lui offre un café d'office et des biscuits. Le café est réchauffé amer et les petits gâteaux sont rances. Faurie prend tout cela avec le sourire. Il n'a même pas besoin de poser de question, au seul nom de Daniel, elle est intarissable...

- Vous rendez-vous compte, Monsieur, le Marcel six mois il a duré après la retraite. Avec le camping on est seulement allé une fois en Bretagne au bord de la mer... Alors vous pensez quand le petit Daniel m'a proposé de le racheter, j'étais bien contente, car le petit, on l'a vu naître avec Marcel. C'est un peu comme un fils vous comprenez, notre fille, elle a le même âge, ils allaient à l'école ensemble, et puis au collègue. Alors je lui ai fait un bon

prix, vu que ma fille elle est partie au Canada. Vous vous rendez compte! Au Canada, à Montréal, si c'est pas dieu possible, et moi je reste seule... Ah c'est pas beau de vieillir, remarquez je vais au troisième âge, on tape la belotte, ça fait toujours passer un moment. Heureusement que j'ai la télé, elle me tient compagnie.

Mais je parle, je parle mais qu'est-ce que vous lui voulez au petit ?

- Monsieur Clément a brusquement disparu, je suis à sa recherche.

- Mon Dieu, Jésus Marie Joseph ! Pauvre petit, quel malheur.

- Ne vous inquiétez pas trop Madame, prenez soin de vous. Si j'ai des nouvelles je vous le dirai.

De là, le gendarme se rend à l'agence immobilière qui gère la maison Clément.

- Bonjour Madame, Jean-Claude Férie, Gendarmerie nationale, je suis à la recherche de Daniel Clément.

- Monsieur Clément est parti, il n'habite plus ici.

- Je sais, mais savez-vous comment le joindre, une adresse, un téléphone ?

- Cela Monsieur je n'en ai pas la moindre idée, tout ce que je sais c'est qu'il devait partir aujourd'hui avec son camping-car le 8 ou le 9. C'est étrange, cela fait deux fois qu'on me pose la question en quelques jours.

- C'était quand la première fois ?

- Lundi, vers 16 heures.

- Pouvez-vous me décrire la personne ?

- Oui, grand, costaud, le crâne rasé, un beau sourire, des oreilles plutôt petites. Habillé sobrement, pantalon gris, veste en cuir marron.

- Il était accompagné ?

- Non, seul et très poli.
 - Vous êtes vraiment très physionomiste, pourriez-vous, vous rendre à la gendarmerie pour faire un portrait-robot ?
 - Oui, bien sûr, quand vous voulez.
 - Merci beaucoup Madame, on vous appellera.
- Férie se pose dans un bistro, mets ses notes au clair, boit enfin un café digne de ce nom, puis retourne rue Émile Zola.
- Monsieur Dubois ?
 - Lui-même, vous êtes le flic qui est venu voir ma femme ?
 - Oui, pourriez-vous m'en dire plus sur la personne qui est venue lundi dernier ?
 - Ma foi, c'était un grand type, genre rugbyman, chauve.
 - Il était seul ?
 - Non, un autre homme l'attendait dans une fourgonnette blanche.
 - Vous avez vu cet homme ?
 - Non, juste aperçu, mais le gars sans cheveux l'a rejoint côté passager.
 - Vous serez convoqué à la gendarmerie, nous désirons établir un portrait-robot, vous pensez pouvoir nous aider ?
 - Chai pas, peut-être, en tout cas j'essaierai.
 - Merci, bonne soirée.

Le soir à l'hôtel de France, le capitaine, gamberge dans sa chambre. Qu'est-ce que ce Daniel cache, qu'y a-t-il dans sa vie pour justifier tout ça ? Il a beau échafauder des hypothèses, rien ne tient la route.

Dimanche 14 mai

Ce matin Jean-Claude s'offre une grasse matinée et se fait servir le petit-déjeuner en chambre. Une serveuse toque à la porte.

- Entrez !

Elle dépose sur une petite table encombrée son plateau en tentant de ne rien faire tomber, mais le journal qu'elle tient sous l'aisselle choit sur la moquette.

En première page de « La Voix du Nord », « Un jeune Loossois disparaît mystérieusement à Bourgoin-Jallieu ». L'article est même accompagné d'une photographie de Daniel Clément devant le Fiat.

Féerie ne se demande pas d'où vient la fuite, la veuve du Marcel aura colporté la nouvelle aussitôt son départ et les oreilles du correspondant local ont dû faire tilt. Lui qui voulait faire dans la discrétion, c'est raté. Mais d'un autre côté, il se dit que cela dénouera peut-être le nœud.

Lundi 15 mai

14 heures à la gendarmerie de Lens. Jean-Paul Dubois et Marion Morel la secrétaire de l'agence Laforest sont à pied d'œuvre pour réaliser le portrait du visiteur inconnu.

Le dessinateur, ou plutôt l'opérateur infographiste, intègre au fur et à mesure les indications des témoins. Marion Morel est d'une grande précision et Dubois corrobore ses dires.

Il est assez rare de faire un portrait fidèle, mais cela semble le cas.

Jean-Claude et Mathieu Carré, un collègue, sont devant un tableau blanc. Ils y ont noté toutes les informations dont ils disposent dans l'ordre chronologique.

- Mathieu, un appel pour toi, ligne deux !
 - Je prends. Allô...
 - Bonjour, Claude Tramel à l'appareil.
 - Monsieur Tramel, que puis-je pour vous, vous avez un problème au centre hospitalier ?
 - Non du tout Capitaine Carré. Hier, je n'ai pas prêté attention à cette disparition, sur le journal. Mais le nom me disait quelque chose. En fait il y a quelques mois, j'ai eu la visite d'un employé du ministère de la santé, plus exactement de la veille sanitaire. Ce monsieur, qui m'a par ailleurs laissé sa carte, était chargé de recenser les porteurs du Rhésus AB-
- Pour en venir au fait, nous avons à notre connaissance ici à l'hôpital, cinq personnes qui correspondent à ce critère, dont Daniel Clément.
- Merci, Monsieur Tramel, j'en informe aussitôt mon homologue de l'Isère.
 - Une pièce du plus au puzzle.
 - Alors, direction Paris, ministère de la santé ?
 - Tout juste Auguste. Institut de veille sanitaire.

Mardi 16 mai

- Madame, nous désirons voir Monsieur Jean-François Dubus
 - Je l'appelle. Monsieur Dubus, deux capitaines de gendarmerie pour vous.
 - Faites les monter.
- L'ascenseur laisse nos deux gendarmes au troisième étage.
- Bonjour, désolé de vous déranger.
 - Vous ne me dérangez pas, Messieurs, asseyez-vous je vous en prie.

- Le 12 décembre dernier, vous êtes allé au centre hospitalier de Lens, pour recenser les porteurs de rhésus AB-, est-ce exact ?

- Pas du tout, je ne suis pas allé à Lens en décembre dernier, et encore moins pour cette raison.

- Où étiez-vous ce jour-là ?

- Je vais vous dire, une minute...J'étais à Nantes, une réunion à la préfecture, pour faire un point sur la pandémie de COVID.

Férie allume son smartphone et montre le portrait-robot.

- Connaissez-vous cet individu ?

- Non, jamais vu.

- Monsieur, merci de nous avoir reçu.

Dans le hall, Mathieu demande à Jean Claude d'appeler Claude Tramel, et de lui envoyer le portrait-robot.

- Monsieur Tramel, c'est la gendarmerie, je vous envoie l'image d'un suspect, pouvez-vous l'identifier ?

- C'est le représentant du ministère, Dubus, celui qui est venu l'an dernier.

- Bon, au point où nous en sommes il faut diffuser le portrait-robot.

- Ok Mathieu, c'est parti. Conférence de presse et tout le toutim ?

- Non d'abord toutes les brigades et nos collègues de la police, si cela ne donne rien nous passerons à la vitesse supérieure.

- Faut que je vérifie quelque chose, maintenant que nous avons la trombine du gars, j'envoie la photo à Frida Van Meulen. Allô, Frida ?

- Oui, c'est qui ?

- Capitaine Férie.

- Ah, vous avez des nouvelles ?
- Pas vraiment, mais je vous ai envoyé une photo, reconnaissez-vous cet homme ?
- Heu !.. Peut-être, j'ai une impression de déjà-vu...Oui ça y est j'y suis, il fumait une cigarette à l'entrée du centre commercial, je m'en souviens parce qu'il avait le crâne si lisse qu'il brillait. Cela vous aide-t-il ?
- Oui, merci Frida, nous pensons que c'est lui qui vous suivait.
- J'avais raison, nous étions bien suivis...
- Vous l'étiez, mais nous ne savons toujours pas pour quelle raison.

Mercredi 17 mai

Les gendarmes sont de retour à Lens. Ils mettent à jour leur tableau. Pour l'instant ils sont dans l'expectative, un gars sans histoire, simple ouvrier, pas dealer, ni toxico, inconnu des services de police, sans famille et sans attache, apparemment la seule raison de sa disparition serait son appartenance à un groupe sanguin moins commun que les autres.

- Mathieu ! Téléphone...
- Allô...
- Bonjour commandant Royer, commissariat de Carpentras, je vous appelle au sujet du portrait que vous avez diffusé. Il s'agit de Charles Kaminski, alias Boule de billard.
- C'est un client à vous ?
- C'était. Il a eu quelques démêlées avec nous il y a quelques années, maintenant il est rangé des voitures. Il

habite Sarriens un village près de chez nous. Je crois qu'il est commercial pour une boîte d'import-export.

- Super, vous pouvez le faire suivre discrètement ?

- Ok, je mets deux de mes gars sur le coup.

- C'était quoi l'embrouille avec lui ?

- Rien d'extraordinaire, il faisait le coup de poing pour un parti politique pendant les campagnes électorales, bagarres avec les colleurs d'affiches, perturbations de meeting, ce genre de truc...Il a été mis en garde à vue pour une rixe qui a mal tourné, un blessé grave matraqué à coups de pied de biche, puis le juge d'instruction a conclu à un non-lieu.

- Mathieu ! Téléphone !

- Décidément ça n'arrête pas aujourd'hui, Allô, oui...

- Mets le haut-parleur Mathieu...

- Commandant Pierre Bonvoisin Interpol, concernant votre affaire de disparition soudaine, nous avons neuf autres cas semblables, en Belgique, en Suisse, en Espagne et en Italie.

Toutes des personnes vivant seules, cinq hommes et quatre femmes. Avec le vôtre, cela fait deux Français, une Française, une Espagnole, deux Italiens, en Belgique un homme et une femme, en Suisse une femme dans le canton de Bern et un homme à Genève.

- Le nôtre serait le dixième, et quand a eu lieu la première ?

- Il y a deux ans.

- Connaissez-vous leur groupe sanguin ?

- Seulement pour l'espagnole, la française et le suisse.

- Alors ?

- Deux O+ et un B+, ah oui et tous ont moins de quarante ans.

- Donc il ne cherche pas systématiquement des AB-.

- Il semblerait que non.
- Donc leur seul point commun c'est qu'ils vivent seuls conclue Férie.
- Des individus isolés, sans attaches, dont la disparition peut passer inaperçue au moins un temps, facile à enlever, tous plutôt jeunes, qu'en dis-tu Mathieu ?
- Que cela ressemble à une banque pour dons d'organes.
- Je le pense aussi. Si c'est ça, il y a toute une organisation derrière.

Vendredi 19 mai.

Le commandant Royer informe ses collègues que le nommé Kaminski n'a pas bougé de chez lui pendant deux jours. Des promeneurs ont découvert une fourgonnette entièrement brûlée dans un terrain vague au bord du Rhône, près d'Orange. Pierre Bonvoisin d'Interpol, Férie et le commandant Royer décident d'interpeler Kaminski.

Lundi 21 mai

- Bonjour Kaminski
- Commandant Royer ! Je vous croyais retraité.
- Pas encore, pouvez-vous venir au commissariat ?
- Pour quelle raison ?
- Il semblerait qu'une personne vous ressemblant a eu maille à partir avec un commerçant de Carpentras, nous voulons lever le doute et faire une confrontation.
- Ma foi, commandant, je n'ai rien à me reprocher, je vous suis.

Au commissariat, Royer laisse Kaminski attendre dans une pièce équipée d'un miroir sans tain. Les trois flics sont en conversation.

- Vous avez remarqué sa mise, sobre mais élégante, veste en cuir marron.

- Qu'est-ce qu'on fait, on le travaille un peu où on le met en garde à vue tout de suite.

- Non, nous n'avons pas son complice et s'il bosse pour une organisation, il va se taire par peur de représailles. Il faut jouer le jeu et continuer de le filer.

- Oui, mais après son passage ici il va se méfier.

- Peut-être mais cela vaut le coup d'essayer.

- Bien. Vous, il ne vous connaît pas, j'y retourne.

- Monsieur Kaminski, je suis vraiment désolé du dérangement mais vous êtes trop grand.

- Trop grand ?

- Oui notre homme ne doit pas dépasser le mètre soixante-dix, on ne le voit que dedos sur l'enregistrement, de face vous lui ressemblez effectivement, mais ce n'est pas vous.

- Vous m'en voyez ravi, je peux rentrer chez moi ?

- Je vous en prie, désolé mais je fais mon boulot.

- Ne vous excusez pas commandant, c'est tout à fait normal, au revoir.

Mardi 22 mai

Pierre Bonvoisin et Jean Claude Férie sont en planque devant la maison de Kaminski. A midi, rien n'a encore bougé. Ce n'est que vers 16 heures que le chauve ouvre son garage, sort sa voiture, une Peugeot 508 bleue, et prend la route. Les gendarmes le suivent à bonne

distance. L'auto prend la direction d'Avignon, puis de Châteaurenard, enfin à Eyragues, il se gare sur la place et pénètre dans le Café du Commerce.

- J'y vais Pierre.

Dix minutes plus tard, Jean-Claude revient. Rien, le gars est au comptoir seul et boit une bière. Un quart d'heure plus tard, une Porsche Cayenne blanc crèmeux, stoppe devant le café, et donne un coup de klaxon. Kaminski sort du bistrot et monte à l'arrière de la voiture, la place du passager avant étant déjà occupée. Les gendarmes reprennent leur filature, la bagnole file vers Maillane puis tourne à gauche vers st Rémy. Ils voient la Porsche entrer dans une propriété équipée d'une vidéosurveillance. La voiture banalisée de la gendarmerie continue et nos deux compères voient un grand portail se refermer.

- Qu'est-ce qu'on fait ?

- On rentre à Carpentras, Jean Claude, on se rencarde sur le proprio et on voit venir.

- De toute façon, le Kaminski est logé, on le retrouve quand on veut.

Mercredi 23 mai

Les policiers ont repéré la maison sur Google Maps. Selon le cadastre de Maillane, elle appartient à une société civile immobilière constituée à Marseille. Les actionnaires sont trois femmes. Magali Raymondet, épouse d'un gérant de société sans précision, Jeanne Dmitryak citoyenne ukrainienne et Élise Ranchain, ancienne championne hippique de saut d'obstacles.

- À votre avis, épouses de malfrats, ou prête-noms ?

- Prête-noms, je ne crois pas qu'ils prendraient le risque d'être si facilement repérés.

- Je suis du même avis, tout ça est bien trop huilé, la propriété est sans doute une plateforme du trafic. Demandons au juge d'instruction une commission rogatoire pour écouter les conversations téléphoniques de Kaminski.

Bien que réticent, le juge accepte, convaincu par les policiers qu'il s'agit d'un trafic d'êtres humains.

Pendant plusieurs semaines, c'est le calme plat. Aucun mouvement à Maillane, Kaminski va et vient autour de chez lui, il va de temps à autre à la pêche dans l'Ouvèze, ses obligations professionnelles sont bidon, la société d'import-export n'est qu'une boîte postale.

Mardi premier août

Le commandant Royer sonne le rappel, le suspect vient de bigophoner à un certain Marius Calvet. Lui disant de préparer son matériel pour partir à la pêche à Clermont-Ferrand. Le Marius en question loge à Orange, il est connu comme militant actif d'extrême droite.

Pierre Bonvoisin demande un mandat de perquisition pour la maison de Maillane, décide de mettre en place un dispositif complet de surveillance des deux individus et de maintenir sur le pied de guerre une équipe autour de Clermont et de Maillane. Tout est en place pour un flagrant délit.

Mercredi 2 août

Calvet et un autre gugusse roulent vers Valence, ils s'arrêtent sur un parking, Marius sort de l'auto et l'autre poursuit sa route. Calvet vole un utilitaire Renault et repart aussitôt.

Des gendarmes en voiture banalisée le suivent. A Rives de Giers, une seconde voiture prend le relais, puis une autre un peu avant Thiers.

Calvet sort de l'autoroute et se dirige vers Aubière, là il charge Kaminski qui l'attendait devant la poste. Les gendarmes s'arrêtent ici et préviennent Bonvoisin. Pierre signale aussitôt à ses hommes de se tenir prêts. Il fait décoller un drone pour surveiller les deux Vauclusiens.

Ceux-là vont jusqu'au quartier de la gare, ils roulent au pas, il est 13 heures, les rues sont calmes, les gens sont à table, peu de monde circule. Kaminski descend du véhicule, s'approche d'un homme qui paraît être un SDF, la démarche traînante, mal rasé, cheveux longs, environ vingt-cinq ans, il lui demande du feu, l'autre veut bien contre une cigarette. Kaminski lui plante une seringue dans l'épaule, Marius Calvet vient à sa hauteur, le jeune homme a à peine le temps de comprendre qu'il est embarqué dans le Master Renault.

Bonvoisin annonce à tous par radio :

- Pas d'intervention ! Nous continuons la filature, je veux toute l'équipe, on laisse rouler, on se tient à distance, on les double et une autre auto prend la suite, c'est compris ?

- Affirmatif, répondent à l'unisson tous les intervenants.

Vers Saint Étienne, le master se dirige vers le col de la république, il évite l'autoroute, puis il descend sur l'Ardèche, Privas, Pont st Esprit, Bagnols sur Cèze, Remoulins, Beaucaire, traverse le Rhône par la déviation et remonte sur st Rémy.

Férie et Bonvoisin sont prêts à l'intervention, deux minicars de la BRB sont cachés à proximité de la maison. Le fourgon arrive, il double l'auto de Bonvoisin, qui a ralenti légèrement pour les laisser passer, le portail s'ouvre le Renault s'engouffre dans la propriété aussitôt suivi par les forces de l'ordre. L'ensemble des flics présent sortent l'arme au poing, serrent de près le petit camion, les occupants n'opposent aucune résistance et sortent les mains en l'air. Ils sont menottés séance tenante et mis sous bonne garde de deux agents. Puis les policiers entrent dans la maison et les hangars à proximité.

Dans l'utilitaire, le SDF dort comme un bienheureux. Jean-Claude le fouille, son portefeuille est garni d'environ cinquante euros, d'une carte de crédit en cours de validité, de sa carte d'identité au nom de Fabrice Grosjean, 14 rue Pourcher à Clermont, un permis de conduire avec poids lourd et moto et sa carte vitale. Il y a également un smartphone 4G presque neuf, avec accès internet. Bonvoisin jette un coup d'œil aux contacts, il y en a très peu, pôle emploi, CCAS de Clermont, quelques quidams, en tout et pour tout une vingtaine.

- Ce n'est pas un SDF, juste un client comme les autres, jeune, seul, peu ou pas d'attache, apparemment entre deux boulots, inscrit au pôle emploi...

La troupe de la BRB revient avec Daniel Clément et trois hommes et une femme entre deux âges. Le chef de groupe prend la parole.

- Il y a deux box dans un des hangars, environ 10 m² chacun, avec toilettes, douche, lit, fenêtre haute à barreaux, table, chaise, télévision et sur les portes judas donnant sur l'intérieur, une vraie petite prison modèle. Tout est très propre. Nous y avons trouvé votre disparu.

Jean-Claude jubile, voir Daniel vivant et en bonne santé lui met du baume au cœur.

L'autre hangar est une écurie, six canassons.

La femme s'avère être une des copropriétaires Élise Ranchain, la cavalière.

- Bon ! Embarquez-moi tout ce beau monde, direction l'Hôtel de police d'Avignon.

- Comment allez-vous Daniel ?

- Ça va mais je suis fatigué, je suis certain d'avoir subi une intervention chirurgicale, mais je ne souviens de rien.

- Sans la persévérance de votre amie Frida, nous ne vous aurions sans doute jamais recherché, vous lui devez une fière chandelle.

- Où est-elle ?

- Pour l'instant je ne sais pas, nous allons lui téléphoner pour lui annoncer la bonne nouvelle.

Nous allons vous faire hospitaliser pour faire un bilan de santé, nous saurons avec certitude ce qu'on vous a fait.

Jeudi 3 août

Jean Claude Férie interroge la femme.

- Madame, vous êtes en garde à vue depuis 20 heures hier soir, pour séquestration de personne et complicité d'enlèvement.

- Moi je n'ai rien fait, je ne m'occupe que des chevaux. Je ne sais pas ce que font les autres, d'ailleurs ils ne vivent pas avec moi, ils ne font que passer.

- Et Mesdames Raymondet et Dmitryak, elles passent elles aussi ?

- Je ne connais pas ces personnes, on m'a juste demandé de signer un acte, et de m'occuper d'entraîner des chevaux de concours. Ce que je fais avec l'aide de mon palefrenier Michel Mornet, lui il habite avec moi. D'ailleurs on m'a expressément demandé de ne pas m'approcher de la remise.

- Qui ça, ON ?

- Je ne sais pas, je ne lui ai parlé qu'au téléphone et son ton n'admettait aucune question.

- Où avez-vous signé cet acte ?

- Nulle part, on m'a fait faire une procuration en blanc.

- Ces chevaux à qui appartiennent-ils ?

- Je n'en sais rien, lorsqu'ils sont prêts à concourir, quelqu'un vient les chercher, après je ne sais pas. Je ne veux même pas savoir. J'étais dans la débîne après ma carrière sportive, j'ai mal géré ma vie, j'ai touché à des produits malsains, on m'a proposé ce job, il était dans mes cordes, j'ai accepté. C'est tout.

Jean Claude obtient des réponses identiques de la part de Michel Mornet, ces deux-là semblent hors de cause.

Ni Kaminski ni Calvet ne réagissent, ils se taisent et demandent seulement à joindre leur avocat, Maître Jérôme Blanchet à Lyon.

Les deux gardés à vue, restés parfaitement mutiques, sont transférés en préventive au centre pénitentiaire d'Avignon Le Pontet.

Leurs complices de Maillane ne sont pas plus bavards et demandent le même avocat. Pierre les interroge séparément jouant le coup de l'autre a causé, mais tous deux paraissent terrorisés à l'idée de parler.

Marc Duteil, le plus âgé, dit à Pierre qu'on n'est pas en Amérique, et qu'il n'existe pas en France de protection des

témoins, et qu'on ne lui fera pas à l'envers. Fin de discussion.

Frédéric Duval, le second sbire lâche seulement qu'il doit prendre soin des pensionnaires jusqu'à ce qu'on vienne les chercher. Qu'en général, à cette occasion, ils sont mis sous sédatif et que c'est une ambulance qui les prend en charge. Il dit aussi que depuis qu'il est là, il n'y a jamais eu qu'un pensionnaire à la fois.

Direction la maison d'arrêt.

Vendredi 4 août

Frida était à Grasse, lorsqu'elle fut avertie du sauvetage de Daniel. Elle a pris un billet de train pour Avignon. À la gare, Jean Claude Férie l'attendait.

- Madame je suis bien heureux de vous revoir.

- Moi aussi capitaine, comment se porte Monsieur Clément ?

- Vous allez voir cela par vous-même, je vous emmène à l'hôpital.

Le trajet est assez rapide et Jean Claude dépose Frida devant l'entrée, en lui indiquant le n° de chambre. C'est au troisième étage.

Frida fait une entrée surprise et vient embrasser Daniel. Elle sort de son sac à dos deux bières, qu'elle ouvre avec un briquet.

- Ils m'ont pris un rein, mais avec celui qui me reste je peux boire une bonne Leffe !.

- À ta santé Daniel ! Tu m'as fait une peur bleue, j'étais larguée sur ce parking, je ne savais plus que faire.

- Santé Frida, merci pour tout, je suis tellement content de te voir, j'ai pensé à toi tous les jours. C'était comme si

j'avais été condamné à la prison sans raison, je ne voyais que le type qui m'apportait mes repas, je n'avais même pas de bouquin correct à lire, j'ai dû me taper Levy et Musso, puis je me suis gavé de télé, moi qui ne l'ai pas, c'est un comble. Donne-moi ta main, j'ai besoin de te toucher. Tu m'as manqué, j'étais si heureux de t'avoir rencontré.

Faute de preuves tangibles et irréfutables, la Dame Ranchain et le Sieur Mornet sont relâchés à la fin de leurs gardes à vue assortis d'une interdiction de quitter le territoire national. Par contre Kaminski, Calvet, Duval et Duteil sont déférés devant le juge d'instruction et inculpés d'enlèvement et séquestration sur les personnes de Daniel Clément et Fabrice Grosjean.

Lundi 11 septembre

Sont dans le cabinet du juge Granger, nos quatre lascars et leur avocat lyonnais.

- Vos clients refusent toujours de dire quoi que ce soit, sur leur implication et sur les motivations qui les ont menées à priver de liberté Messieurs Clément et Grosjean.

- Monsieur le juge, j'en suis désolé, mais ces hommes n'ont aucun casier judiciaire et s'ils ont agi sur l'ordre de quelque personne mal intentionnée, leur responsabilité dans cette affaire est réduite.

- Messieurs, je m'adresse à vous une dernière fois, qui vous a engagé ?

C'est Kaminski qui répond pour tous.

- Nous n'en savons rien, Monsieur le juge, nous avons été contactés par téléphone Marius et moi, pour effectuer ce

travail, nous n'avons jamais vu personne. Nous recevons un salaire mensuel de trois mille euros de la société Imporlux. Nous devons exécuter ce qu'on demande et ne jamais poser de question.

Messieurs Duval et Duteil, c'est nous qui les avons recrutés, ils n'ont rien à se reprocher, ils avaient juste pour mission de prendre soin des pensionnaires. Ils n'ont jamais pris part à nos activités. De plus, ils ne sont à notre service que depuis le mois de mai, le premier pensionnaire étant Monsieur Clément.

- Nous avons à notre connaissance dix enlèvements au total sur une période de deux ans ? Cela fait vingt-six mois que vous êtes salariés d'Imporlux, et vous me dites que vous n'en êtes pris qu'à deux personnes.

- Tout à fait, Monsieur le juge.

- Mes clients sont de bonne foi, Monsieur le juge, ils n'entravent pas le cours de la justice, ils reconnaissent leur responsabilité, ne nient pas leurs actions.

- Cher Maître, je maintiens cependant leur inculpation. Quant à Messieurs Duval et Duteil je les inculpe pour complicité de séquestration.

Mardi 12 septembre

Les gendarmes Jean Claude Férie, Mathieu Carré, le commandant Royer et Pierre Bonvoisin, sont en réunion avec le juge Granger qui ouvre le débat.

- Messieurs, c'est un coup d'épée dans l'eau.

- Pas tout à fait, nous avons mis fin aux activités de deux malfaiteurs, répond Férie.

- Je pense que les dix enlèvements sont de leur fait, mais nous n'avons rien pour le prouver.

- Mathieu, ne sois pas trop pessimiste Interpol en Belgique, en Suisse en Italie et en Espagne, enquête toujours, ils ont désormais les photographies de Kaminski et Calvet, cela finira bien par donner.

- Messieurs, reprend Royer, s'il est avéré que ce sont eux les coupables dans tous ces cas, cela ne nous aide pas, l'organisation perdure et elle n'aura pas de difficultés à embaucher.

- Ce qui me chiffonne dit le juge, c'est cette appartenance des prévenus ou du moins leur proximité avec l'extrême droite, est-ce un hasard ou l'organisation serait-elle liée à un parti qui puiserait des hommes de main dans ses militants.

Au procès, je me demande quelles seront les peines appliquées, Maître Jérôme Blanchet coûte une fortune, ce n'est pas avec 3000 euros par moi qu'ils peuvent se payer ce ténor du barreau, qui paye ?...

- Tout est possible, le trafic des êtres humains est une activité hautement lucrative, qui bénéficie surtout aux classes les plus riches de la population. Et il est facile, nous venons d'en être les témoins, d'organiser une chaîne complète, depuis la fourniture jusqu'à l'opération qui fournira qui un rein qui un cœur, qui de la moelle...

Ce Daniel Clément, avec son groupe sanguin rare, était une aubaine, une banque d'organe sur pied, disponible à tout moment, ils lui ont pris un rein sans qu'il le sache, que lui aurait-il pris la fois suivante, un œil, de la peau ?... Il n'est plus nécessaire d'aller en Extrême Orient pour trouver de la fourniture, ni des chirurgiens peu regardant sur la provenance des organes, conclut Mathieu.

Déposé SGDL 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.